

Laurence Marconi

La petite lueur

« Nous avons un invité surprise, ce soir. »

La voix de Paul a retenti à l'intérieur de la voiture comme la sonnerie d'un réveille-matin. Gisèle a regardé son fils, un peu hébétée. Elle n'a pas répondu. Elle était incapable de parler, elle avait besoin de quelques instants pour sortir de sa léthargie et puis elle avait l'impression que la phrase de Paul était restée en suspens. Elle attendait la suite mais il fallait qu'il se concentre, la circulation était dense. Il lui donnerait sans doute plus de précisions quand il aurait l'esprit moins accaparé par la conduite.

Au feu rouge, pourtant, Paul est resté silencieux. Il s'est tourné vers elle et a baissé la vitre côté passager. Un souffle tiède a chatouillé le visage, le cou, les bras de Gisèle, la libérant doucement de la torpeur qui la maintenait à demi assoupie depuis qu'ils avaient quitté la maison.

Au feu vert, il a redémarré.

Ils se trouvaient maintenant sur la rocade et le trafic était plus fluide. Paul roulait vite, les deux bras tendus en appui sur le volant. L'air qui s'engouffrait dans la voiture giflait Gisèle.

« Tu veux bien remonter la vitre, mon chéri ? »

Il s'est empressé d'obéir et a regardé sa mère d'un air navré, comme si elle était un objet estampillé « Fragile » qu'il avait bien failli briser. Elle a reconnu, l'espace d'un instant, la petite lueur qui assombrissait autrefois les yeux de son fils quand il avait fait une bêtise et qu'il redoutait, non pas des réprimandes – Gisèle n'avait jamais été une mère très sévère –

mais les conséquences de son acte – un objet cassé, un vêtement déchiré – et ce souvenir a fait naître un sourire sur ses lèvres. Elle avait parfois du mal à retrouver, chez l'adulte un peu bedonnant et sûr de lui, l'enfant frêle et craintif qu'elle avait élevé, et elle aimait ces impressions fugaces. Une bouffée de tendresse la submergeait alors. Elle le trouvait soudain désarmant. Elle a remis en place ses cheveux et ses idées ébouriffés. Qui donc son fils avait-il invité ? Elle aurait voulu le savoir mais elle n'avait pas envie de le lui demander. Il finirait bien par en dire davantage. Elle le connaissait, il était incapable de garder quelque chose pour lui tout seul. Enfant, déjà, il avait ce besoin de partager les confessions, les petits secrets qu'on lui avait confiés.

Paul venait chercher sa mère une fois par semaine, tantôt le midi tantôt le soir, en fonction de son agenda d'homme pressé. Gisèle était contente lorsqu'il lui téléphonait pour lui annoncer sa visite. Elle ne l'attendait pas avec impatience, non, elle savait s'occuper et s'ennuyait peu mais ce repas chez son fils et sa belle-fille était sa seule sortie hebdomadaire. Avec l'âge, elle avait perdu le goût des promenades. Ils se retrouvaient tous les trois autour de la table : Paul, Emilie, sa femme, et puis Gisèle. Elle mangeait peu, parlait peu. Elle avait aussi perdu le goût des aliments et n'avait guère d'appétit pour la conversation. La discussion n'était jamais très animée, elle s'effilochoit au fil du repas car les sujets s'épuisaient vite. Gisèle prenait pourtant du plaisir à partager la compagnie – même silencieuse – d'un entourage bienveillant. C'était une façon agréable de repousser les assauts de la solitude. Elle se demandait tout de même si Paul et Emilie se montraient plus bavards lorsqu'ils étaient tous les deux ou si leur couple était aussi délavé qu'un vêtement trop souvent porté. Elle aurait donné beaucoup pour être le témoin clandestin de leurs dîners en tête à tête !

Quelquefois, Loïc, son petit-fils, passait en coup de vent. Lui aussi, il était un souffle tiède ! Sa jeunesse, sa gaieté ravivaient la couleur de leurs échanges et ses propos taquins ébouriffaient sa grand-mère ! Gisèle était heureuse de le voir, de l'entendre. A lui tout seul, il était une baie immense qui s'ouvrait sur le monde extérieur et laissait entrer le soleil à flots. Après son départ, la conversation retombait, comme la poussière retombe sur les meubles une fois la fenêtre refermée.

Ah, la routine... Elle se dépose partout, prend ses aises et s'incruste. Et la vieillesse, c'est un peu la même chose.

En quittant la rocade pour rejoindre le Grand Boulevard, Paul a dû ralentir à nouveau. Les voitures avançaient par à-coups, on aurait dit qu'elles s'emboîtaient les unes dans les autres, à la manière des pièces de Lego : une rouge, une grise, une noire, une autre rouge.

Gisèle revoyait son fils, enfant, assis au milieu du salon, appliqué à construire un circuit automobile à l'aide des petits cubes multicolores...

« Alors, tu ne veux pas savoir qui c'est ? »

Paul s'est penché vers sa mère. Cette fois-ci, il a juste entrouvert la vitre, de son côté à lui, et Gisèle a senti un petit filet d'air courir sur ses cheveux avant de s'essouffler sur ses épaules. Une fois de plus, elle a attendu. De toute façon, elle n'avait pas la moindre idée sur la question. Elle avait beau fouiller sa mémoire, elle n'avait pas le souvenir qu'un autre convive ait été accueilli à la table de son fils et de sa belle-fille en sa présence. Bien sûr, ils avaient des relations, des amis, et il leur arrivait de faire allusion à l'un d'entre eux ou de raconter une anecdote survenue au cours d'un dîner mais, à part Loïc, personne ne rejoignait jamais leur huis-clos.

« Un certain Marc... »

Il avait prononcé ce prénom d'une voix douce, sur le ton de la confiance. Gisèle a regardé son fils, incrédule. Elle a d'abord écarquillé les yeux, comme si cela allait l'aider à comprendre ou à mieux réaliser. Puis, ses yeux se sont embrumés. Paul s'est détourné, sans doute par gêne ou par pudeur. Il a baissé complètement la vitre. Peut-être cherchait-il un allié dans le roulis de la circulation, dans le ronron de la ville, un fond sonore pour chasser le silence qui planait dans la voiture. Peut-être cherchait-il à couvrir l'écho du passé dont le bourdonnement était étourdissant.

Marc... le premier amour de Gisèle. Comment Paul avait-il su ? Toutes ces années, elle n'avait parlé de lui à personne. Comment l'avait-il retrouvé ? Marc était parti il y avait si longtemps ! Il avait brutalement quitté la ville lorsqu'il avait compris que la famille de Gisèle n'accepterait pas leur idylle. L'union d'un jardinier et d'une jeune fille de la bourgeoisie était à l'époque quelque chose d'impensable. Elle avait tant souffert. Jamais elle n'avait eu de ses nouvelles. Il s'était évaporé et plus personne n'avait parlé de lui. C'était comme s'il n'avait jamais existé. Leur rupture avait soulagé les parents de Gisèle d'un grand poids : celui de la honte. Elle n'avait pas tenté d'imposer son choix à sa famille. Elle n'avait pas non plus

cherché à le retrouver par la suite. Elle s'était résignée, avait épousé le père de Paul, un homme tendre et un bon mari. C'était une autre époque.

Marc, elle l'avait enfoui dans sa mémoire, à l'abri des effets du temps, et son souvenir était intact. Il lui semblait qu'elle n'avait jamais cessé de l'aimer. Elle le revoyait lorsqu'il ratissait les allées de gravier autour de la maison. Elle revoyait sa silhouette qui se découpait sur le vert tendre de la pelouse lorsqu'il arrachait les touffes de pissenlit, au printemps, ou qu'il binait les parterres de fleurs. Elle pouvait l'observer à loisir depuis la fenêtre de sa chambre. Elle se souvenait de leurs rencontres clandestines, au fond du jardin, des lèvres tièdes de cet homme, un peu plus âgé qu'elle, qui effleuraient ses épaules. Comment oublier ses baisers déposés à la naissance du cou, là où sa peau était « douce comme un pétale de rose » ? Elle se souvenait du frisson qui la parcourait alors. Malgré le temps passé, elle sentait encore les mains fermes et rugueuses de Marc qui couraient sur la soie de ses bas, sa barbe qui échauffait ses joues. Elle entendait son rire qui s'envolait comme un papillon.

« Oui, Marc. Marc Coutil, tu te souviens de lui, bien sûr ? On était dans la même classe au collège. Il venait souvent à la maison. Tu disais que c'était un gentil garçon. C'est vrai qu'il me demandait toujours où tu étais, dès qu'il arrivait, et qu'il faisait un détour par la cuisine ou le salon pour te saluer avant de monter dans ma chambre. Tu disais qu'il était bien élevé ! »

Gisèle a regardé son fils. Elle a reconnu, l'espace d'un instant, la petite lueur qui assombrissait parfois les yeux de son garçon...

« Lui, il se rappelle très bien de toi, Maman. Sacré Marc, il n'a pas changé, tu sais, il est toujours aussi prévenant ! S'il vient ce soir, c'est pour toi. Pour te revoir et discuter un peu avec toi. Il dirige une maison de retraite. »